Un Cadunien parmi d’autres

Septembre 1946 : grande nouvelle à Cadouin, des nouveaux arrivent, des Parisiens s’installent, et ils ont une camionnette. La deuxième voiture du village car il y a déjà le boulanger, Henri Guiraud, qui a la sienne pour faire ses livraisons dans les hameaux environnants. Pas assez pour faire un embouteillage mais deux, c’est déjà un commencement! Que de voyages depuis la gare du Buisson. Toute une semaine au moins pour vider un plein wagon ; c’est qu’en plus des meubles et hardes du ménage il y a tout le matériel d’une entreprise de serrurerie. Il s’agit de la famille de mon grand-père Ernest Dubois (1907-1999), de son épouse Raymonde (1916-2005) ma grand’mère, de sa mère, mon arrière grand’mère Léontine Waldvogel née Leclerc (1877-1957)de ma regrettée et bien aimée tante Marie âgée de sept ans, de ma mère Mauricette âgée de trois ans, de mon bien aimé oncle Michel qui a fait le voyage bien au chaud auxquels viendra s’ajouter mon bien aimé et regretté oncle Marcel .

Le hic au départ est qu’en 1944 des éléments de la division Das Reich sont passés par Cadouin et il s’en est fallu de peu que le village payât au prix fort leur visite; or mon arrière grand’mère s’appelant Waldvogel ce nom attira la suspicion sur le patriotisme de la famille. Mon arrière grand’mère Léontine Leclerc était née à Ahun dans la Marche. Fille d’un maçon de la Creuse elle suivit son père et ses frères à Paris où elle devint cuisinière dans une maison bourgeoise (c’était au tournant 1900). Elle se maria avec Théophile Waldvogel (né sous le Second Empire, 1860-1935) natif d’Écouis prés de Rouen. Il était le fils d’émigrés Suisses de la région de Bâle. En switzerdeutsch Waldvogel voulant dire « oiseau des bois » (Wald=bois et Vogel=oiseau), que Mademoiselle « Oiseau des bois » se soit mariée avec un « Dubois » laissèrent de marbre les Caduniens qui au lendemain de la guerre étaient allergiques à tout romantisme d’où qu’il ait pu venir. Mon arrière grand’mère Léontine en était bien attristée, elle qui avait perdu trois de ses frères pendant la guerre de 14, tués par un même obus allemand, alors qu’ils étaient ensemble au bivouac… Théophile avait eu d’un premier mariage une fille, Madeleine (1885-1975), qui vint s’établir à Cadouin en 1957 et qui habitait en face de chez nous, au rez-de-chaussée de la Gendarmerie.

Mes grands-parents avaient été traumatisés bien plus qu’ils auraient pu le penser par la guerre (de 39-45). Ils habitaient Alfortville et pendant trois longues années les Américains essayèrent de bombarder le pont suspendu d’Ivry dans la ville d’à côté, entre Paris et Alfortville. Nuit après nuit par vagues successives l’aviation américaine bombarda le pont d’Ivry laissant à la fin de la guerre un paysage lunaire dans un rayon de cinq cents mètres avec au beau milieu le pont suspendu Intact. C’est le même pont qui sert encore soixante dix ans plus tard. Chaque nuit l’alerte sonnait et au début mes grands-parents, mon arrière grand’mère et ma tante Marie qui était bébé descendaient aux abris. Mais au bout d’un moment advienne que pourra! Ils étaient les seuls du quartier à rester au lit. Ma mère étant née ces années là qui sait si… Vu les destructions liées à la guerre dans le nord de la France et dans les villes et l’exode des populations vers le sud, le gouvernement de Vichy encouragea «le retour à la terre.» Au lendemain de la guerre le gouvernement provisoire se trouvant devant les même problèmes de reconstruction, de chômage, d’approvisionnement et de pauvreté maintint les mesures adoptées et c’est ainsi qu’avec l’aide du gouvernement mon grand-père put déménager sa famille et son entreprise.

\*

Mes grands-parents avaient eu l’idée d’aller s’installer dans le Midi et grand-père parti en éclaireur en Provence avait trouvé le paysage trop sec et trop écrasé par le soleil. Il savait aussi que le mistral ne plairait pas à grand’mère. Le Sud-ouest plus verdoyant avait eu sa préférence. « C’est la verte douceur des soirs sur la Dordogne » aurait pu lui souffler Cyrano… À une affaire à reprendre à Castel Moron d’Albret en Gironde, jugée trop chère, il préféra une maison à Cadouin qu’il acheta d’un certain Albéric Bonac, brave homme originaire des environs de Saint-Avit-Sénieur. Donc en avant pour l’aventure, mais l’aventure commença mal car mon grand-père avait omis de dire à ma grand’mère un point essentiel. À Cadouin si l’électricité était arrivée en 1939 il n’y avait toujours pas l’eau courante. Or pour une fille de la ville, qui plus est «de Paris», avec deux enfants dont une de trois ans plus un autre sur le point de crier coucou me voilà, ne pas avoir l’eau courante c’était tout simplement impensable, inimaginable. Cette manipulation fut le péché originel familial, le grain de sable, la fêlure, une sorte de trahison qui fit que même la chose pardonnée ne fut jamais oubliée et qui distilla son poison pendant les décennies qui suivirent. Ma grand’mère exigea l’eau courante au moins sur l’évier et à l’extérieur dans la cour pour pouvoir faire la lessive et mon grand-père n’eut d’autre solution que de creuser une citerne de dix mètres cubes alimentée par l’eau de pluie qui dévalaient des toitures; une pompe électrique mettant l’eau sous pression ma grand’mère était la seule du village à avoir l’eau courante sur l’évier; elle pardonna à mon grand-père et mon oncle Marcel naquit l’année suivante. Mais il fallait toujours aller chercher l’eau potable à la fontaine (eau qui depuis les années 70 a été déclarée non-potable par des ingénieurs (probablement de Paris) qui passaient par-là, alors qu’elle abreuva le village pendant huit cents ans) et c’est à ma tante Marie qu’échut d’aller chercher l’eau potable, elle prit cette corvée comme une punition imméritée et contrairement à ma grand’mère ne pardonna pas.

Si à Castel Moron d’Albret il y avait une maison et une entreprise à reprendre, à Cadouin il n’y avait qu’une maison et mon grand-père devait recréer son entreprise, trouver des clients et en assez grand nombre pour nourrir sa famille. Or à Cadouin personne n’avait besoin d’un serrurier. Pourquoi faire une grille en fer forgé alors que quelques piquets et du grillage à poule suffisent. Pourquoi une serrure à la porte du jardin alors qu’un fil de fer suffit. Pourquoi faire faire une vitrine en fer quand la vieille vitrine en bois tient encore, bien qu’elle soit vermoulue ou mangée aux termites. De plus mes grands-parents qui venaient de Paris (mon grand-père était né à Paris et ma grand’mère à Alfortville) s’ils en avaient les qualités, en avaient aussi les défauts. Notamment celui de tout critiquer et surtout de critiquer tout le monde. Ne s’étant pas rendu compte que dans un si petit village où il n’y avait que des voitures à cheval et où tout le monde n’allait guère plus loin que les villages alentour, les gens se mariaient entre eux et tout le monde était plus ou moins parents avec tout le monde soit directement soit par alliance. Qui cousins germains, qui cousins cinquièmes, et critiquer quelqu’un revenait à critiquer tout le monde. En huit jours ils s’étaient fait «photographier» comme étant de vrais Parisiens certifiés cent pour cent! Pas de travail ou plus exactement trop peu de travail, mon grand-père dut remonter à Paris où pendant deux ans il travailla à l’entretien mécanique aux biscuits l’Alsacienne faisant la joie de ses enfants en ramenant tous les mois des pleins sacs de gaufrettes mal imprimées qui étaient invendables et que le personnel se partageait, puis il se fit embaucher comme chaudronnier chez Trindel sur les chantiers d’ÉDF des usines de Mauzac et de Tuillière et pendant plusieurs années sur les chantiers d’usines électriques dans les Pyrénées, les Alpes et le Massif Central, gâtant ses enfants à chacun de ses retours.

Au milieu des années cinquante il revint au village, revendit le plus gros de son matériel au marchand de tracteurs de Molières et se spécialisa dans le chauffage central, la plomberie et l’adduction d’eau. Son territoire d’activité était surtout Molières, Badefols, Pontour, Couze, Lanquais, Varennes, Port-de-Couze, Lalinde, Sauvebœuf, Grand-Castang, Mauzac, et Cadouin bien sûr. Dans les années 60 les choses avaient bien changées, les tracteurs avaient remplacé les vaches et le cheval, les routes blanches étaient goudronnées et les voitures se comptaient par dizaines. Les femmes passaient le permis de conduire et l’eau courante dans le village apparue en 1961, l’année du dernier grand feu dans la Bessède. Il faudra attendre les années 70 pour voir l’arrivée du tout à l’égout. En 1966 grand-père acheta sa première voiture neuve lui qui n’avait jamais roulé qu’en vielles voitures d’occasion; en 1972 il prit sa retraite qu’il passa à s’occuper de sa propriété.

\*

Il était né à la Belle Époque, son père, Louis, fut militaire de carrière et Clarisse sa mère, était tombée amoureuse du beau légionnaire qu’elle soigna un jour. La Belle Époque c’est l’époque où les petits garçons (tout au moins ceux des villes) étaient photographiés en costume marin et où les enfants vouvoyaient leurs parents. Clarisse, native des environs d’Orcines en Auvergne, décéda pendant la guerre et devenu veuf mon arrière grand-père eu l’idée de venir à Cadouin. La maison étant trop petite, il loua une petite maison «rue de Nice » (rue de la fontaine) qui devait son surnom « de Nice » au fait qu’elle était plus chaude l’hiver quand le soleil réchauffait le mur de pierres des jardins qui restituaient la chaleur. Il ne resta au village que deux ans. Il y rencontra plusieurs autres militaires à la retraite qui passaient la journée à faire la tournée des café-bars et Il y en avait cinq à l’époque. Il était de ceux qui préfèrent boire seul en pensant à sa vie d’aventure et aux belles Tonkinoises de sa jeunesse. Il était né en 1874 à Avesnes dans le Nord et s’était engagé très jeune dans la Légion étrangère qu’il servit au Tonkin et en Annam sous Joffre puis il participa à la conquête de Madagascar sous Gallieni et à la pacification du Maroc sous Lyautey pour finir sa carrière pendant la guerre de 14. Un matin alors qu’ils étaient tous à la terrasse d’un café sur la place (au Triskel qui s’appelait alors Café-bar Simondin) un camion s’arrête, le chauffeur en descend pour faire le plein d’essence aux pompes du garage Purey qui était situé sur la place. Au lendemain de la guerre les camions et les camionnettes devaient porter une deuxième plaque à l’arrière qui identifiait le nom du propriétaire et indiquait son domicile; la plaque indique comme ville « Évreux ». Or mon arrière grand-père avait son beau-frère, Juste Mercier (le frère de Clarisse; il n’avait pas de prénom il s’appelait juste Mercier comme dirait l’autre), marié dans une grande ferme à Parville dans la banlieue d’Évreux. Il va voir le chauffeur, discute un instant, file chez lui, empoche ses papiers personnels, revient et en sautant dans le camion crie aux autres d’aller prévenir son fils qu’il partait et qu’il lui écrirait. À la nouvelle grand-père accourut sur la place mais le camion était déjà loin. Légionnaire un jour, légionnaire toujours! Il ne revint jamais à Cadouin et mourut dans son sommeil dix ans plus tard, en 1961. Il avait 87 ans.

Grand-père avait une dizaine d’années pendant la guerre de 14-18 et il se souvenait d’avoir été regarder les soldats qui manœuvraient sur les fortifications (Paris était entouré d’une ceinture de fortification qui fut démolie au lendemain de la guerre et dont il ne reste que les fameuses « Portes »). Il habita Saint-Ouen puis Charenton et avec ses petits copains il allait souvent jouer sur les « fortifs ». Il y voyait certains jours les troupeaux de vaches et de moutons qui y étaient parqués et qui attendaient pour aller aux abattoirs de la Villette. Mon grand-père qui avait une bonne tête aurait bien aimé continuer ses études; après le certificat d’étude il poursuivit l’école pendant deux ans mais il fallait payer et surtout continuer à vivre or la retraite de son père et le salaire de sa mère n’étaient pas suffisants et avec regret il dut abandonner son rêve. Pour prendre sa revanche sur le sort il poussa ses enfants à poursuivre leur étude le plus loin possible et c’est son fils Marcel qui devint ingénieur; il se contenta après avoir appris le métier dans de grandes entreprises de chaudronnerie parisiennes d’être chaudronnier professionnel de première classe. Non pas qu’il y apprit à faire des chaudrons et des casseroles de première qualité mais à travailler la tôle et tout ce qui peut se faire en fer ou en acier y compris les cuves industrielles d’où le nom de chaudronnerie. Pendant ces deux années complémentaires il prit des cours d’anglais ce qui allait lui être utile dans les années qui suivirent.

Au lendemain de la guerre de 14-18 les Alliés occupèrent une partie de l’Allemagne et la France occupa la Sarre de 1920 à 1935. En 1927 grand-père y effectua pendant deux ans son service militaire dans un régiment de Chasseurs alpins à pied. Il avait demandé de servir dans les Chasseurs alpins pensant faire de la montagne en ignorant qu’il y avait également des Chasseurs alpins à pied. La seule différence avec les Chasseurs à pied étant leur uniforme bleu marin et le fameux béret qu’il apprit à porter et grand-père porta le béret toujours avec élégance. Pendant ses deux années il profita de ses temps libres pour apprendre des rudiments d’allemand. Il s’était procuré quelques livres de grammaire et de vocabulaire et il put commencer à lire des journaux, devinant les mots qu’il ne connaissait pas grâce à l’anglais qu’il avait appris; lors des permissions occasionnelles ou de fin de semaine il visita sa ville de garnison et des villes telles que Cologne, Mayence, Aix-la-Chapelle; une pleine boîte de vielles cartes postales jaunies témoigne de ces escapades touristico-studieuses. Il essayait de parler aux Allemands et aux Allemandes avec plus ou moins de succès car les Allemands n’appréciaient pas du tout le fait d’être occupés mais certains reconnaissaient l’effort qu’il faisait et prenaient le temps de l’écouter et de le reprendre, peut-être pour se moquer, mais il prenait ainsi des leçons de prononciation et de tournure de phrase.

De retour à la vie civile il travailla dans plusieurs entreprises, apprenant le métier et prenant de l’expérience; lorsqu’il estima connaitre suffisamment le métier il se lança à son compte et s’installa à Maisons-Alfort, rue des écoles. Il établit son atelier en face d’un bougnat, «Bois & Charbon» dont la patronne passait le plus clair de son temps à prendre le soleil assise sur une chaise devant sa porte. Il eut plusieurs compagnons et apprentis, allait voir les clients en chapeau melon, établissait les devis, distribuait le travail et gérait plusieurs chantiers à la fois. En 1936 il soumissionna pour un chantier rue de Villeneuve (aujourd’hui rue Paul Vaillant-Couturier) à Alfortville auprès d’une certaine dame Waldvogel, commerçante qui rénovait son bazar et désirait des vitrines en fer. L’affaire fut conclue et bien conclue car dans cette affaire le plus intéressant n’était pas les vitrines mais la plus jeune des filles de la maison qui était à marier, venait d’avoir vingt ans et s’appelait Raymonde. Ils se marièrent cette année là. Mon arrière grand-père Théophile était décédé l’année précédente. Il était brocanteur et lors de leur mariage mon arrière grand’mère décida d’ouvrir un bazar et lui de faire le brocanteur de meubles qu’ils vendaient à côté du bazar. Ma tante Marie naquit le 14 juillet 1939. Un mois et demi plus tard, le premier septembre, grand-père était mobilisé.

\*

Il a trente-deux ans et c’est dans un régiment de pionniers qu’il se retrouve sur la ligne bleue des Vosges. Bien entendu il veut en découdre avec les Allemands et le 21 juin 40 alors qu’ils sont occupés à manœuvrer dans la forêt du côté de Rambervillers ils entendent le ronronnement de camions et voient apparaître sur la route en contrebas un convoi de camions remplis de soldats Allemands. Sans hésiter et sans même attendre l’ordre de leur capitaine, lui et son camarade ouvrent le feu. «Halte au feu! Cessez le feu immédiatement! » crient les officiers. Eux seuls savaient que la France avait demandé l’armistice depuis déjà quelques jours et qu’il serait signé le lendemain 22 juin. Aux coups de feu les camions s’arrêtent, les soldats sautent et prennent position dans le fossé et le long du talus. Le capitaine sort alors du bois avec un drapeau blanc et prend les ordres de l’officier Allemand. Ce fut la guerre de mon grand-père qui à sa façon avec son camarade sauvèrent l’honneur de sa compagnie, de son régiment et pourquoi pas de toute l’armée et de la France!

Le voilà prisonnier de guerre en direction de l’Allemagne mais dans la désorganisation qui suivit la débâcle de 40 il fallu à ma grand’mère plus de six mois pour avoir des nouvelles de son mari. Les coups de feu tirés avaient laissé croire qu’il aurait pu être tué lors de la riposte ennemie qui pourtant n’avait pas eu lieu. Ma grand’mère et mon arrière grand’mère étaient dans tous leurs états jusqu’au jour où grand’mère reçu une lettre de son mari par l’intermédiaire de la Croix-Rouge. Il était sain et sauf mais prisonnier dans un stalag prés de Wittenberg au bord de l’Elbe, dans l’est de l’Allemagne. Comme tous les prisonniers de guerre il était protégé par les conventions internationales mais était confiné dans le stalag et la nuit dans des baraquements entourés de doubles clôtures hérissées de barbelés dominées par des miradors comme les camps de Mauzac mais en plus grand. Une nuit il sent la présence de sa mère (mon arrière grand’mère Clarisse) à côté de lui, mais la présence est si forte qu’il se réveille en sursaut et se retrouve assis sur son lit de planches. Il prend alors conscience de la triste réalité. Point de mère à son chevet et il est bien prisonnier loin des siens et de son pays. Quinze jours plus tard il recevait une lettre de son père lui annonçant le décès de sa mère précisément cette nuit là.

Les prisonniers de guerre n’étant pas astreints au travail, les journées se passaient dans l’oisiveté et pour grand-père ne rien faire commençait à devenir pesant. La plupart des Allemands valides étant mobilisés en grand nombre en vue de l’attaque contre l’Union Soviétique, les autorités du stalag demandèrent des volontaires pour être organisés en commando et aller travailler en ville ou en usine. Grand-père qui comme tous les prisonniers ne songeait qu’à s’évader vit tout de suite l’avantage qu’il y avait; car c’est plus facile de s’échapper quand on est déjà dehors et ce seraient les Allemands eux-mêmes qui lui ouvriraient la porte tous les matins. Le fait qu’il connaisse un peu d’allemand le fit sélectionner parmi les premiers choisis; de plus il y avait à Wittenberg une grosse quincaillerie; la «Quincaillerie Graal» qui recherchait du personnel pour faire son inventaire annuel. De par son métier grand-père connaissait toutes les sortes de vis, vis à bois, vis à tôle et à métal, à tête plate, à étoile, à tête carrée, boulons et écrous qui vissent à droite ou à gauche, selon des pas différents et les différentes sortes de rivets, toutes les innombrables petites pièces métalliques, rondelles, équerres, semi équerres, coudes de différents angles et bien d’autres choses de ce genre. Du premier coup d’œil il savait ce que c’était et en s’aidant des étiquettes il eu vite fait de connaitre leurs noms en allemand. Comme pour faire un inventaire il faut d’abord trier les choses et les classer par catégories avant de les compter, il était l’homme de la situation et le propriétaire de la quincaillerie, Herr Graal, le remarqua aussitôt et le nomma responsable de l’inventaire et de toute l’équipe. L’inventaire terminé Herr Graal demanda à ce qu’il restât à son service et en fit son homme de confiance lui laissant faire les livraisons avec la camionnette de la quincaillerie. L’essence étant rationnée il ne mettait que ce qui était nécessaire d’essence pour les livraisons de la journée, mais au matin du 21 octobre 41, il fit le plein au complet, livra la marchandise et au lieu de revenir au magasin prit la direction sud-sud-ouest dans le but de gagner la Suisse.

Dés la fin de la matinée le moteur tousse; déjà plus d’essence, il gare la camionnette sur le bas-côté et en sort le plus naturellement possible. Comme c’est l’heure de midi il y a beaucoup de piétons et de cyclistes dans les rues. Justement une brave dame descend de son vélo et rentre dans une boulangerie. Grand-père saute sur le vélo et disparait. À la guerre comme à la guerre! Il remarque vite qu’il y a des heures plus propices pour passer inaperçu et des heures plus dangereuses. Celles à éviter sont celles où il n’y a personne dans les rues car les Allemands sont des gens très industrieux, toujours occupés à quelque chose d’autant plus que le pays est en guerre et manque de main d’œuvre; ne rien faire ou se promener n’est pas normal et attire l’attention. Les heures à éviter sont le milieu de la matinée, entre midi et demi et une heure et demi alors que tout le monde est censé s’arrêter pour manger, le milieu de l’après-midi et bien évidemment la nuit. Il ne reste que quatre créneaux: les heures d’aller et retour de travail où il est facile de se mêler au flot de cyclistes en faisant bien attention de ne pas faire d’accrochage ni d’accident car au premier mot que grand-père prononcerait en allemand son accent français le trahirait. Il pouvait comprendre mais ne devait surtout pas parler. Un début d’après-midi il avise un bosquet prés de la route où il lui sera facile de se cacher. Il cache le vélo sous des branches et va se cacher un peu plus loin. Le bosquet est assez petit, bouquet d’arbres aux couleurs automnales dans un paysage de champs dénudés car c’est fin octobre. Un bruit d’attelage le tire de sa somnolence; il voit apparaître une charrette tirée par un cheval avec à son bord un couple de paysans et leurs deux enfants d’environ cinq et six ans. Tout le monde descend, le père tire une charrue de la charrette, détèle le cheval de la charrette, l’attèle à la charrue et commence à labourer son champ, sa femme tenant le cheval par la bride et lui aux mancherons. Jusque là rien d’anormal mais malheureusement les deux enfants décident de jouer à cache-cache dans le bosquet et voilà donc grand-père contraint de jouer lui aussi, mais lui c’était jouer pour ne pas se faire prendre; il aurait été tout seul passe encore mais il y avait le vélo. Si les enfants trouvaient le vélo ils iraient le dire à leurs parents, et qui dit vélo en bon état dit forcément cycliste pas loin. Grand-père alla d’abord chercher le vélo en utilisant des ruses d’indien et passa tout son après-midi à se cacher avec le vélo, le portant à son épaule sans faire de bruit. Les enfants courant dans tous les sens ce fut la journée la plus éprouvante nerveusement qu’il eut à vivre durant son évasion et quand les parents appelèrent enfin leurs enfants et réattelèrent la charrette il était exténué.

Quelques jours plus tard le vélo rendit l’âme mais grand-père était déjà en Bavière; c’était montagneux, dans une côte la chaine cassa et le vélo fut kaput. Il continua à pied passa sur une route à une dizaine de kilomètres de Berchtesgaden avant d’obliquer vers l’ouest et le lac de Constance. Un soir que la nuit tombe, il remarque dans le fond d’une vallée au bord de la route un grand bâtiment; il a l’idée d’y passer la nuit car les nuits commencent à être froides et surtout très humides. Le bâtiment est fermé à clef, il trouve au pied du mur un vieux fil de fer et en tant que serrurier il a tôt fait d’en faire un rossignol et de crocheter la serrure. À l’intérieur il fait noir et il n’y voit rien mais il devine au toucher des tables. Il s’y couche dessus pour passer la nuit. Le lendemain l’aube le réveil, et comme il est couché sur le dos il voit que le plafond est décoré de drapeaux nazis: c’est un lieu de rassemblement nazi! Il ne demande pas son reste et décampe en vitesse. Il fait quand même le tour du bâtiment pour voir s’il n’y aurait pas quelques victuailles; il n’y en a pas mais son regard est attiré par une caisse à outils. Il a alors une idée; il prend un marteau et trois ou quatre grands clous de charpentier. Il ressort, referme la porte, la cloue au chambranle en enfonçant les clous jusqu’à la tête et jette le marteau plus loin. Heureux du bon tour qu’il vient de jouer il s’enfonce dans la forêt de sapins des Alpes bavaroises.

Il monte de plus en plus haut mais la faim le tenaille de plus en plus. Il y a bien quelques glands, des tiges de fougères, des feuilles, de l’herbe et des champignons, Mais étant de Paris il ne connait rien aux champignons et n’a aucune idée pour savoir quels sont les bons et les mauvais. Pour tromper sa faim Il se rabat sur les racines et en choisit des petites, des radicelles grosses comme des vermicelles qu’il lave dans l’eau des torrents. Enfin il arrive en haut de la montagne où il a la surprise de trouver un refuge. Pourvu qu’il n’y ait personne. En cette saison il est vide. Il y a un lit de branches de sapin, de quoi faire du feu et dans une boîte en fer des allumettes mais rien à manger. Il fait un bon feu, renouvelle sa provision d’allumettes et passe une bonne nuit malgré la faim qui le taraude. Le lendemain il signe le livre du refuge de son vrai nom en indiquant la date de son passage et va ramasser quelques branches mortes pour remplacer celles qu’il a fait brûler afin que le prochain voyageur qui arriverait de soir puisse à son tour se réchauffer. Il redescend maintenant dans le brouillard, en fait dans les nuages, et il croit avoir trouvé un chemin qui descend assez raide. Il glisse sur des cailloux qui roulent sous ses pieds, tombe et dévale sur le dos de plus en plus vite; il se rattrape in extremis à une grosse racine. Ce n’est pas un chemin mais le lit d’un torrent à sec et il s’en est fallu de peu qu’il ne soit précipité dans un ravin. Il en est quitte pour remonter en essayant d’abord de s’extraire du lit du torrent sans casser la racine salvatrice, ce qui n’est pas une mince affaire avec tous les cailloux qui roulent.

Il sort enfin de la montagne mais il n’en peut plus d’avoir faim. Il aperçoit une ferme, s’y approche sans se faire remarquer. Pas question d’aller trop près à cause d’un chien qu’il a vu de loin et qui ne manquerait pas d’aboyer. Il ne va pas plus proche que le tas de fumier mais sur le tas de fumier il y a des feuilles de chou pourries. Qu’elles sont appétissantes quand on n’a pratiquement pas mangé depuis trois semaines! Il les ramasse, sort son couteau de poche et enlève des feuilles le pourri marron et tout gluant, Il ne garde que les cotes qui sont devenues gris bleu et presque transparentes. Crues comme ça, qu’elles lui semblent bonnes, un vrai régal! Combien de fois par la suite il menacera ses enfants et ses petits enfants lorsqu’à table ils feront les difficiles de les envoyer en Allemagne manger des feuilles de chou pourries ramassées sur un tas de fumier. Radical! Pour ceux et celles qui n’aimaient pas la soupe à l’oseille ou les poireaux en vinaigrette.

Il a repris un peu de force et l’après-midi même il est au bord du lac de Constance; là-bas en face, sur la brume qui se lève sur le lac, il devine plus qu’il n’aperçoit la ligne gris foncé des montagnes de Suisse. C’est le canton de Thurgovie. Mais sur le bord du lac pas un seul bateau, pas une seule barque. Il faudra faire un radeau et pour cela trouver des planches et de la corde. Il réalise alors qu’il est à bout physiquement. Il ne tient pratiquement plus sur ses jambes et même s’il arrivait à se faire un radeau il n’aurait plus la force de faire la traversée. Trois semaines d’efforts pour rien. Il réfléchissait sur la marche à suivre quand sortit de la forêt encore proche un allemand en uniforme. De loin il pensait avoir à faire à un feldgendarme, mais c’était un garde forestier assez âgé; grand-père lui expliqua alors sa situation. Le garde forestier lui dit que le poste de feldgendarmerie se trouvait dans la prochaine ville, qu’il était trop tard pour s’y rendre ce jour là et qu’il n’avait qu’à le suivre. Ils arrivèrent à la maison du garde forestier qui parlementa avec sa femme et fit signe à grand-père d’entrer. Salutations d’usage et le garde et sa femme lui proposèrent de passer la nuit chez eux. Ils lui indiquèrent la salle de toilette où grand-père put enfin faire une bonne toilette avec du vrai savon et se raser avec le rasoir que le garde lui avait passé. La toilette terminée, ce fut le repas à partager. Rien de bien formidable: un morceau de lard avec des morceaux de navet et des Kartoffeln; mais un vrai repas de roi à comparer au repas précédant. Au cours du repas, ses hôtes lui dirent que leur fils était à la guerre sur le front de l’est (l’Allemagne avait en effet envahi l’Union Soviétique trois mois plus tôt), et que cette nuit il coucherait dans la chambre du fils. Quelle bonne nuit! Dans un vrai lit à ressorts, avec des beaux draps blancs qui sentaient bons, et un gros édredon, sans compter l’oreiller de plumes. Le lendemain, toc toc à la porte de la chambre qui s’ouvrit et le garde entra en jouant un air de violon précédant sa femme qui apportait le petit déjeuner sur un plateau. Grand-père se demandait si c’était vrai ou s’il était encore en train de rêver. Mais c’était bien la réalité. Passage à la salle de toilette, rasage, remerciement et au revoir à la dame; direction la feldgendarmerie. La ville n’était pas très loin. Grand-père remercia et prit congé du garde qui fit son rapport auprès du chef de poste qui n’en revint tout simplement pas qu’un prisonnier évadé ait pu traverser toute l’Allemagne sans se faire prendre. Il téléphona à Wittenberg qui confirma. Il félicita alors grand-père, appela ses hommes qui n’en revinrent pas eux aussi et tout le monde applaudit l’exploit sportif. Grand-père n’en fut qu’à moitié étonné car avant la guerre il avait lu Mein Kampft dans une version française et pour Hitler un bon soldat est celui qui lorsqu’il est fait prisonnier n’a de cesse que de s’évader pour regagner sa patrie et reprendre le combat. Il ne pensait quand même pas être le héros du jour. Il fut toutefois enfermé dans une cellule et quelques jours plus tard transféré dans un stalag à Zinna dans la banlieue de Torgau, toujours sur le bord de l’Elbe, non loin de Wittenberg. Pour grand-père c’était retour à la case départ.

\*

À Zinna il fut affecté dans un commando qui construisait son propre stalag. Ils étaient stationnés dans un vieux château délabré. Les officiers et soldats allemands qui les gardaient vivaient dans le corps principal du château et les prisonniers étaient enfermés tous les soirs, à l’arrière du château dans l’une des ailes des communs transformée en dortoir et qui autrefois abritait les carrosses et autres voitures et les chevaux. En face, l’autre aile des communs qui servait jadis de logements aux domestiques étaient occupée par des familles d’Allemandes avec leurs marmailles, femmes pauvres dont les maris étaient à la guerre. Un peu partout autour du château il y avait des bassins remplis de nénuphars. Bassins qui n’étaient plus entretenus mais qui regorgeaient de grenouilles. La journée finie, les prisonniers se faisaient des cannes à pêche et avec un bout de ficelle et un morceau de tissus attrapaient les grenouilles qu’ils dégustaient aussitôt sur un petit feu de brindilles et de menu bois devant tous les petits enfants qui ouvraient de grands yeux et voyant cela coururent le dire à leurs mères. Elles arrivèrent en disant « ist nicht gut!, ist nicht gut! » Ce n’est pas bon, ce n’est pas bon! Et les Français de rigoler, mais si c’est bon, « ist gut! » Et comme le lendemain aucun d’entre eux n’était mort empoisonné par les grenouilles, le jour suivant c’étaient tous les enfants et leurs mères qui pêchaient les grenouilles. Ils ne rigolaient plus; « Ah les « vaches », ils pêchent NOS grenouilles! »

Comme grand-père avait souffert de la faim et qu’il projetait de s’évader de nouveau il se porta volontaire pour la corvée d’épluchage de patates, corvée qui fait généralement fuir les volontaires. Ainsi pensait-il il aurait accès aux cuisines et il pourrait reprendre des forces et manger un maximum pour se faire une réserve de gras. C’est ce qui arriva; son zèle à éplucher les patates le fit retenir pour éplucher les carottes et tout ce qui pouvait s’éplucher. Entre temps il goûtait par-ci, par-là et mine de rien se remplissait la panse. Mais entre les épluchages il allait avec le commando construire les baraquements dans le fond du parc du château. Ils savaient que lorsqu’il y aurait assez de baraquements pour le commando ils déménageraient des communs aux baraquements dans lesquels ils seraient enfermés le soir et continueraient d’en construire d’autres le jour. De plus un autre commando étaient chargé de construire les clôtures et les miradors, tâche qu’il accomplissait heureusement sans se presser. Il fallait faire vite et voir juste encore une fois. Son plan cette fois-ci était de s’évader en passant par la Belgique. Il aurait préféré agir seul mais parler la langue lui causait vraiment un problème, or il avait sympathisé avec un prisonnier polonais qui parlait très bien l’allemand et le français. Il était né dans une région de Pologne où il y avait beaucoup d’Allemands, c’est pourquoi il parlait très bien l’allemand sans accent; il avait été travailler dans les mines de Wallonie et c’est là qu’il avait appris le français. Ils s’étaient mis d’accord pour se confectionner chacun une boîte à outils avec des planches de récupération, de mettre discrètement de côté quelques vieux outils tels qu’un marteau, une scie et une tenaille, quelques clous et deux ou trois petites planches sur le dessus de leurs boîtes, un morceau de tissus pour faire une bandoulière et voilà deux menuisiers qui s’en iront faire quelques menus travaux dans la ville d’à côté. Pour sortir il fallait faire vite avant que les clôtures extérieures ne soient terminées. Il ne restait plus qu’à trouver un stratagème pour sortir du baraquement dans lequel ils seraient enfermés le soir. C’est grand-père qui eu l’idée d’installer les pentures d’un vasistas à l’envers. Alors que normalement les pentures sont installées dans le châssis du vasistas et que les vis des pentures sont cachées par le vasistas lui-même, il installa celles du dernier les pentures apparentes, donc facilement dévissables. Les vasistas étaient installés de façon qu’ils ne puissent que s’entrouvrir mais en dévissant les pentures c’est le système de blocage qui tenait lieu de penture et on pouvait l’ouvrir complètement en le levant. Un bon coup de peinture masquerait le subterfuge au moment de l’inspection finale. Pour l’habillement ils modifièrent leur vieux manteaux militaires qui au bout de deux ans et demi déjà, ne ressemblaient plus à rien et d’une recoupe grand-père se confectionna un chapeau genre tyrolien. Ils convinrent aussi de s’évader dés le premier soir avant que d’autres ne s’aperçoivent que les pentures du dernier vasistas étaient montées à l’envers et ne profitent de l’occasion car le coup du vasistas ne pourra fonctionner qu’une fois. C’est donc dés la première nuit qu’ils prirent la clef des champs. C’était le 21 janvier 42, au petit matin, il faisait au-delà de moins trente-cinq degrés sous zéro et la vapeur d’eau de leurs respirations cristallisait à chacune de leurs expirations en un nuage de minuscules cristaux qui, faisant prismes, étaient rendus multicolores par la décomposition de la lumière des premiers rayons du soleil. Émerveillement glacial.

Ils marchaient côte à côte en silence; c’était la règle qu’ils s’imposaient. Si on devait les contrôler, le Polonais devait dire qu’ils allaient faire une réparation dans la prochaine ville et qu’ils venaient de la ville précédente, mais ils ne furent jamais contrôlés. Ils purent s’acheter quelques provisions ou se réchauffer tout en prenant un café ou une boisson chaude. Deux ouvriers taciturnes au fond du café, ils ne restaient jamais bien longtemps pour éviter qu’on ne leurs adressât la parole, le Polonais commandant et réglant ce qu’il y avait à payer. Ils arrivèrent ainsi en Belgique plus vite qu’ils ne l’avaient prévu. Par deux fois grand-père traversa l’Allemagne sans se faire inquiéter, en octobre 41 et en janvier 42. Le Polonais retrouva de la parenté du côté de Liège ou de Charleroi et grand-père fut mis en contact avec la résistance Belge connue pour ses réseaux d’évasion. Il dut se rendre un des prochains soirs, à une certaine heure, le long d’une voie ferrée, marcher pendant presqu’un kilomètre jusqu’à un poste d’aiguillage, frapper et donner le mot de passe qu’on lui donna. Il serait alors pris en charge par un autre résistant qui lui dirait quoi faire. Il alla donc à l’endroit indiqué mais c’était nuit noire et un épais brouillard à couper au couteau empêchait grand-père de se repérer. Dans le noir et le brouillard comment ne pas se perdre? Il suivait la voie mais ça lui semblait interminable. Comme il avait toujours préféré agir seul, il commençait à perdre confiance mais d’un seul coup dans le brouillard apparait le halo d’une lampe électrique au-dessus de la porte en fer du poste. Elle est à deux mètres; il n’avait jamais vu un brouillard aussi épais. Le moment de vérité: il frappe le cœur un peu serré. Et si c’était un coup monté, si c’était la gestapo qui ouvrait. Quelqu’un répond oui. Sans attendre il dit le mot de passe. La porte s’ouvre: «qu’est-ce que tu faisais, je t’attendais depuis un moment, le train arrive dans cinq minutes. Il va à Villeneuve-Saint-Georges. Il est assez long ce soir, la porte de l’avant dernier fourgon n’est pas fermée, elle est juste poussée. Commence à y aller car le train repart en sens inverse. J’essayerai de le retenir une ou deux minutes de plus. Va, c’est par là. » En effet le train arrive, grand-père ne le voit pas dans le brouillard mais l’entend car il est tracté par une locomotive à vapeur qui respire, qui grince, qui crache et qui chuinte. La voilà, énorme, elle freine dans un bruit de crissement métallique et le train prend un certain temps à s’immobiliser. Grand-père court le long du train, qu’il est long, il n’en finit plus; mais où est le dernier wagon? Le brouillard est si épais que pour être certain de l’avant dernier wagon il faut chercher le dernier. Enfin le voici, retour sur ses pas, il se trouve devant la porte de l’avant dernier fourgon. Déjà le train repart, vite la porte va-t-elle s’ouvrir? Oui! Comme prévu une main amie ne l’a pas bloquée. Grand-père se hisse dans le fourgon, referme la porte et va s’assoir dans le coin du fourgon qui est un wagon vide. Le train ne va pas très vite, manœuvre encore, repart et finit par arriver à la frontière car il s’arrête et grand-père entend hurler des ordres en Allemands. Prudemment il va s’assoir au centre du fourgon au cas où une sentinelle passerait avec son chien. Mais le train repart ; ça y est il est en France! Le train va beaucoup plus vite, on dirait qu’il a des ailes et le tac tac toc des roues sur les rails semblent rythmer le boogie woogie de la liberté.

\*

Au matin le train n’en finit plus de ralentir comme tous les trains qui arrivent à Paris. Il n’arrête pas de changer de voie et les roues grincent sur les rails à chaque aiguillage. Enfin il s’arrête et la secousse que donne la locomotive quand on la décroche du convoi indique que le voyage est bien terminé. Au bout d’un instant grand-père entrouvre la porte. Personne à l’horizon mais justement à l’horizon il reconnait le clocher de Villeneuve-Saint-Georges. Avec précaution il gagne le mur de clôture de la gare de triage, fait un rétablissement, passe par-dessus et se retrouve dans une rue qu’il connait bien car il avait eu plusieurs chantiers dans ce secteur avant la guerre. Alfortville n’est pas bien loin et dés le début de l’après midi il se présente rue de Mâcon à la porte de son pavillon qui est fermée à clef. Au lieu de sonner il fait ni une ni deux, il saute sur le mur et passe par-dessus la porte. Sa belle-mère, de la fenêtre, le voit faire sans le reconnaitre car elle ne s’attendait certainement pas à le revoir de sitôt et appelle sa fille. « Regarde moi ça, il n’est pas gêné celui-là ─ Mais c’est Ernest! » lui répond grand’mère. Il faut dire que grand-père avait tellement mangé de pommes de terre qu’il avait grossi et était tout bouffi. Bien sûr ce sont des exclamations de joies et des embrassades à n’en plus finir. Ma tante Marie qui vient d’avoir deux ans et demi regarde sans comprendre. Elle n’a vécu qu’avec sa mère et sa grand’mère et les seuls hommes qu’elle a vus sont les commerçants lorsque sa mère la prenait pour faire les commissions. Celui là parle fort, il rit, gesticule, la prend dans ses bras, la fait sauter en l’air, la serre trop fort, l’embrasse mais sa barbe la pique et se demandant qu’est-ce qui arrive elle se met à pleurer. Elle commence à parler et sait dire maman et mémère mais n’a jamais dit papa et c’est l’inévitable : « dit papa, pa-pa, dit pa-pa.» Elle gigote, se tortille, finit par échapper aux bras paternels et va se cacher dans les jupes de sa grand’mère. Entre la fille et le père les choses commençaient mal et continueraient mal.

Grand-père a tellement de choses passionnantes à raconter que l’après-midi passe vite, le soir arrive et Pierre, le voisin qui rentre du travail, frappe à la porte. « Ah t’es là Ernest, tu ne peux pas rester là, toute la rue sait que tu es revenu et que tu t’es évadé. Tu vas te faire dénoncer. C’est bien trop dangereux car pour un Allemand qui se fait dézinguer, ils fusillent dix otages. Ne reste même pas là pour la nuit.» Ma grand’mère réalise en effet qu’on ne peut se fier à personne. Quelqu’un a reconnu son mari que toute la rue sait prisonnier. Il en a déduit qu’il s’était évadé et c’est comme ça que toute la rue l’a su; ce qui veut dire que la gestapo va en être informé. Mon grand-père n’en revient pas. Il pensait passer un ou deux jours chez lui avant de partir se faire démobiliser à Lyon en passant la ligne de démarcation clandestinement la nuit. Mais là, même pas pouvoir passer une nuit avec sa femme qu’il n’a pas vu depuis deux ans et demi…Il avait pensé à tout sauf à ça. Il essaye bien de défendre sa cause mais sa femme et sa belle-mère savent que n’importe qui peut être pris en otage et ceux qui se sont fait arrêtés, même pour une peccadille, sont désignés en premier. Le soir même il est forcé de repartir dans la nuit. Le lendemain matin à sept heures, on cogne d’autorité à la porte. Grand’mère et mon arrière grand’mère manquent défaillir. Elles vont ouvrir. Deux soldats Allemands casqués, en manteau, la mitraillette à hauteur de ceinture, sont à la porte. Au moins ce n’est pas la gestapo. Celui qui semble être le chef parle un peu le français et demande s’il y a un homme ici. Non, il n’y en a pas. Il veut entrer pour vérifier. À moitié soulagées elles s’écartent pour les laisser entrer et pendant deux heures ils vont fouiller partout où quelqu’un pourrait se cacher. Comme ils vont pour repartir, celui qui parle un peu français remarque sur la crédence du buffet une photo de grand-père en militaire, l’air martial, prise avant de partir en 1939. La montrant du doigt : «Lui », dit-il ─ Lui, c’est mon mari, il est prisonnier dans ton pays, en Allemagne, répond grand’mère─ Lui, nein prisonnier, lui ici » et ils repartent. Le vieux voisin, Pierre Niederlander, connaissait bien son monde et savait qu’on n’est jamais trahi que par les siens.

Passer la ligne de démarcation de nuit à travers champs pour quelqu’un qui à traversé deux fois l’Allemagne ne semblait pas trop compliqué, d’autant que le problème de la langue ne se posait plus. Toutefois il ne fallait pas prendre la chose à la légère. Curieusement la France semblait plus dangereuse que l’Allemagne où trois mois plus tôt il avait été si bien traité par le couple du garde forestier. Là, dans son propre pays, il était obligé de fuir comme un galleux, ne pouvant se fier à personne, devant se méfier de ses compatriotes qui pourraient le dénoncer comme évadé. C’était à n’y rien comprendre. Pour passer la ligne la première fois et comme il ne savait pas très bien où la ligne était en rase campagne, il marcha quatre-vingts kilomètres en une seule nuit (c’était l’hiver et l’hiver les nuits sont longues), puis arrivé à Lyon il se fit démobiliser. Devenu simple civil, il n’était plus considéré comme militaire évadé et put revenir à Alfortville. Lorsqu’il sut qu’il avait été effectivement dénoncé le jour même de son arrivée, il ne décoléra pas, ne se gênant pas pour gueuler dans la rue de Mâcon ce qu’il pensait de «la bande de fumiers» qui l’avait mouchardé. Il avait dans l’idée de rejoindre Londres pour continuer le combat, mais du fait qu’il avait été dénoncé il était devenu méfiant. À Lyon tout le monde se méfiait de tout le monde et il finit par abandonner son projet. Était-ce l’intuition? Car à Lyon, et il le sut plus tard, le chef de la Gestapo s’appelait Klaus Barbie. Dans ce but il repassa la ligne de démarcation deux autres fois dont la dernière où il se trouva qu’il aidât une brave dame qui seule dans la campagne aux confins de l’Allier et de la Saône-et-Loire clopinait en portant deux baluchons. Elle marchait moins vite que lui et dans la même direction. Elle devait avoir la bonne cinquantaine, était assez corpulente et ce qui n’arrangeait pas les choses portait des chaussures de ville pour marcher dans les prés, dans les champs et en plein bois, la ligne droite étant pour elle le plus court chemin entre l’enfer et la liberté car il s’agissait d’une Juive qui essayait de gagner la zone libre ou les Juifs jouissaient encore de quelques droits et d’une liberté qui ne furent qu’illusoires. Il lui fit remarquer qu’il fallait qu’elle marchât plus vite car elle allait se faire surprendre par l’aube au beau milieu de la zone contrôlée. Il se rendit compte alors qu’elle essayait de marcher plein sud en se fiant aux étoiles et qu’elle n’avait aucune notion où elle était. Il lui dit qu’il avait déjà passé la ligne plusieurs fois et prenant un de ses sacs pour la soulager l’encouragea mais ça n’allait pas assez vite à son goût, alors il la tira, et dans les montées il la poussa et elle qui soufflait et qui haletait. Elle voulut s’arrêter un instant pour reprendre son souffle et pour reposer ses pieds qui la faisaient souffrir, mais pas question et il lui annonça la couleur, tant qu’il ne faisait pas jour il fallait continuer et il ne la lâcherait pas, et il tira et il poussa et elle soufflait et elle haletait. Le jour pointa enfin mais ils avaient parcouru à marche forcée une distance suffisante et à l’orée d’un bois il la laissa se reposer lui promulguant quelques derniers conseils. Elle lui dit alors d’attendre un peu et se retournant, elle fouilla dans ses cotillons et dit à mon grand-père «tenez pour vous remercier» et elle lui offrit une jolie bague en or. Il refusa tout net considérant ce geste comme un affront. Mais elle avait anticipé sa réaction—«C’est pour votre femme, c’est une bague de femme. Vous m’avez bien dit que vous êtes marié et avez une petite fille.» Il ne voulu rien entendre et elle garda la bague et lorsque grand-père racontait cette histoire il y avait tout un rituel qui s’était établi; grand’mère ne manquait pas de lui dire qu’il était bien bête qu’il aurait dû la prendre puisque c’était pour elle—«mais tu t’fichais pas mal de moi.» Toute la tablée disait alors qui «pauv’ maman,» qui « pauv’ grand’maman.» Grand-père rajoutait toujours que pour ce qu’il se rappelait elle avait une petite pierre mais dans la pénombre il n’avait pas pu voir si c’était un rubis ou une émeraude, peut-être un saphir et il y avait toujours quelqu’un pour dire que c’était peut-être un diamant, et toute la tablée reprenait en riant qui «pauv’ maman » qui «pauv’ grand’maman.»

\*

De retour à la vie civile, fin hiver 42, il ne rouvrit pas son entreprise. C’était en pleine occupation et complètement écœuré par la mentalité de ses contemporains il se contenta de gagner sa vie en redressant les rideaux des vitrines des commerçants. En effet à l’époque tous les commerçants descendaient le soir venu devant leur vitrine un rideau métallique qu’ils relevaient le matin. Le rideau qui était en tôle ondulée s’enroulait sur lui-même dans un caisson au dessus de la vitrine. Avec les bombes que les Américains déversaient toutes les nuits pour démolir le pont d’Ivry, le souffle des explosions provoquait une onde de choc qui enfonçait les rideaux et les déformant les empêchait de se ré-enrouler. Il les démontait et avec un maillet les redressait et il redressa ainsi les mêmes plusieurs fois. Maman allant venir au monde et comme il y aurait une bouche de plus à nourrir il se fit embaucher par Soudure Autogène Française (la SAF) les spécialistes de la soudure à l’arc par électrodes enrobées où il travailla les trois années qui suivirent. Le jour de la libération c’est la fête à Alfortville et notamment rue de Mâcon. Toute la rue est pavoisée et tous les hommes portent un brassard de FFI. Tous sans exception. Tous sauf grand-père qui se promenant dans la rue se demandait toujours quel était «le salaud» ou «la garce» qui avait été prévenir les Allemands. Le gouvernement lui attribua la Médaille des évadés et lui remboursa ses frais d’évasion (les frais de casse-croute et les cafés de sa deuxième évasion). Lorsqu’il fut question d’arrêter le programme de retour à la terre mes grands-parents, en payant un surplus pour le matériel, furent parmi les derniers à en bénéficier.

En 1984 mon oncle Marcel qui était professeur à l’École d’ingénieurs de Bamako au Mali, eut un accident de moto. Rapatrié à Paris pour une double fracture de la jambe, grand-père alla le voir au Val-de-grâce. Il en profita pour aller à Alfortville rendre visite à Pierrette, sa belle-sœur qui habitait toujours rue Paul-Vaillant-Couturier. Il eu l’idée de faire un détour par Maisons-Alfort, rue des écoles, là où était son entreprise dans le temps. Le bâtiment était toujours là, le grand portail était fermé et Il abritait ce qui semblait être un entrepôt de matériaux. Mais de l’autre côté de la rue le « Bois & Charbon » existait encore. C’était en début de soirée, une vielle dame sortit une chaise de la maison et s’installa pour prendre l’air. Il la salua et lui dit que dans les années 30 il avait une entreprise de serrurerie là juste en face et elle lui répondit, oui qu’elle s’en souvenait. C’était la Bougnate!

Dans le train de nuit qui ramenait grand-père à Cadouin il pensa simplement avant de s’assoupir que dans le monde il y a des gens qui restent assis cinquante ans sur une chaise devant leur porte et puis… et puis…Il y a la vie.

Selon les souvenirs de famille tels que racontés par mon oncle Michel.

Copyright

Tous droits réservés